

Les voix humaines des morts

René Lapierre

Volume 49, Number 1-2 (275-276), March 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (2007). Les voix humaines des morts. *Liberté*, 49(1-2), 148–158.

Les voix humaines des morts

René Lapierre

J'entends dire que l'on s'approprie des images, que l'on fait de la citation, mais jamais il n'est dit que l'on prenne soin des images, que l'on veuille réparer l'abus et l'humiliation qu'elles ont subis.

NICOLE JOLICŒUR¹

Dans une étoile de neige il y a dix drachmes d'or. Un cent de blé, trois mesures de soude, du fil de Ceylan. Combien de lettres ? Oh, Seigneur, les lettres. Écoutez : c'est un petit air tout simple, un peu mélancolique.

On ferme les yeux, les mondes volent. Kepler et Galilée, une chose et son contraire, et Dieu, si l'on accepte d'aller jusque-là, Dieu qui est et qui n'est pas. Faut-il encore parler de fleurs, à présent ?

¹ « Ici moi j'image » (Monique Régimbald-Zeiber, *L'image manquante. Carnet I*, Éditions les petits carnets, Galerie de l'UQÀM, 2005).

Voilà des nefs
des voûtes, des mondes
verticaux.
Qu'arrive-t-il ?
Qu'avons-nous fait ?

Nous tenons bon.
Chevaux, falaises
feux et brindilles :
de seconde en seconde
l'invisible s'accroît.

Mais qu'est-ce
que la terre ?

Qui sommes-nous
et que peuvent nos mains ?

Dans cette pluie de secondes
ces rivières
comment touchent-elles
le présent ?

Derrière les lignes à haute tension et les pylônes hérissés du Power Grid d'Aguevura luisait le ciel de Basse-Californie. Un ciel d'oranges bleues. La Terre triste de Chandler, la calcinée de Kerouac, la maganée de Gauvreau. Jusqu'ou faut-il être lyrique ?

Laisse tomber.

Dis seulement les choses comme elles sont.

Seigneur, comment sont-elles, les choses ? Qu'attend la vérité ?

La terre est basse, le ciel aussi. À la radio, des motets de Dowland. Au-dessus de la côte des nuages s'étirent, morcelés, décimés. Algébriques dans leur progression : voilà le carré des puissances, voilà les trombes du néant. Les choses vont ainsi ; des bûchers bordent les routes, des brasiers de sang, de mensonges et d'argent. La suie retombe sur nous, sur la terre encore chaude où s'exhalent des odeurs d'huile et d'encens. Ce monde brisé nous stupéfie de honte. Ce que nous sommes, ce que nous savons nous est retiré ; nous apprenons des lois inhumaines. Nous avalons des pains de pierre, des poisons vifs. Nous le voulons. Que dire d'autre ?

Nous aimerions toucher
d'autres mains, des lèvres
qui prononceraient notre nom
et d'autres noms encore
incompréhensiblement beaux.

Mais rien
rien ne se résout.

Solennels et ridicules
nous voilà bientôt debout
portant un toast à la disparition.

Nous ne bougeons plus.

Tassés à l'intérieur de nous-mêmes
à fond de cale nous contemplons
des flancs d'acier :
les façades des maisons
les voitures garées le long des trottoirs.
Une nef puissante, un navire effrayant.

Nous nous tenons tranquilles
pour une fois.
Seigneur, soufflons-nous.
Ce mot-là ou un autre, n'importe.
De toute manière
nous ne savons plus ce que nous disons.

Du bruit, du sang
et maintenant des larmes :
justes défaites.

Qui sommes-nous ?

Nous sommes la peur
ce qui reste, ce qui résiste
nous sommes cela.

C'est innombrable.

Et moi, ce dont le temps n'a pas voulu
je le demande. Ce feu
je veux que tu le touches.

Dans la nuit de la terre
sous les secondes lisses
entre les froides pierres
le vent montera.

Tu le verras traversant
ton désert :
ton âme épouvantée
de bonheur.

Mais toi
quelle est ta foi ?

Où est ton mal ?

Par où seras-tu sauvé ?

Et moi.

Sans âme
sans os
toute nue.

Croiras-tu encore
que je te mens ?